

## Rue Joyeuse

Nathalie

Saloperie de vélo ! Vraiment pas fiable. José a déraillé dans la rue des Ménestrels, juste après la montée. Ça fait combien de fois déjà cette semaine ? Au moins quatre.

Tandis qu'il remet la chaîne à mains nues, il se dit qu'il va encore être en retard et qu'Evelyne va râler comme d'habitude. Les mains pleines de cambouis, il repart en se dandinant sur les pédales. Plus que quelques mètres. Il accélère et amorce le tournant. Presque arrivé. La rue Joyeuse est calme, comme d'habitude. Ici il n'y a que des retraités et des chiens. De toutes sortes et de toutes les couleurs. Les chiens bien sûr, parce que les retraités, eux, ils sont plutôt pareils : vieux, impatientes et râleurs.

Le chien d'Evelyne est d'un genre tout à fait courant chez les vieilles dames : le chihuahua est petit, facile à ranger et à transporter, discret, sauf lorsqu'il rencontre un congénère qu'il n'aime pas.

José sonne au 17. À l'interphone, au ton de sa voix, il perçoit l'agacement d'Evelyne. Il l'imagine appuyant rageusement sur l'interrupteur qui commande l'ouverture. Il va se prendre une avoinée, ça c'est sûr.

À l'entrée du logis, elle l'attend, agrippée à son déambulateur, le visage courroucé.

- Combien de fois t'ai-je demandé d'être à l'heure, s'exclame-t-elle. Un chien ça pisse à heures fixes.
- Désolé, j'ai déraillé.
- Ça c'est sûr, tu dérailles mon gars. Allez ! Dépêche-toi de sortir Bobby maintenant, il trépigne.

José attrape la laisse accrochée à la porte d'entrée tandis que Bobby sautille comme un piaf, dressé sur ses deux pattes arrière. Chien de cirque, grommelle José en tirant le chihuahua vers l'extérieur. Il prend la direction de la coulée verte et croise un groupe d'ados à vélo qui laissent derrière eux l'écho de leurs ricanements. Il leur jette un regard mauvais mais ils sont déjà loin. C'est sûr qu'il a une allure risible avec son survêtement défraîchi couleur moutarde et son chihuahua en laisse mais il s'en fout. Il faut bien bouffer, et promeneur de chiens ça rapporte, les vieilles elles laissent de bons pourboires.

Au loin, il distingue la mosaïque verte des arbres et en toile de fond les façades gris beige. José est toujours étonné par l'irruption de cette oasis de verdure dans le paysage bétonné, comme si on l'avait posée là par erreur. Le bruit des voitures sur le boulevard Pompidou lui parvient en sourdine, perturbant à peine le silence qui règne ici-bas.

Dans l'allée qui serpente au milieu de la végétation, il distingue Teresa qui s'approche à petits pas. Elle tient en laisse son molosse mais à les voir qui s'agitent en tous sens, José ne sait pas vraiment

qui du chien ou de la maîtresse promène l'autre. En voyant Bobby, le molosse se met à tirer sur la laisse comme un bourrin.

- Salut Teresa, lance-t-il à la vieille dame, tu vas bien ?
- Oui José, et toi ? Sans attendre la réponse, elle poursuit : On va avoir une belle journée aujourd'hui. J'suis déjà allée au super U à la fraîche. J'avais peur qu'y ait trop de monde. Tommy est énervé, j'sais pas ce qu'il a, ajoute-t-elle, tout en le libérant de sa laisse. Faut peut-être que j'le vermifuge. Putain de clébard, y m'coûte déjà une blinde en bouffe. Manquerait plus qu'il soit malade !

José lâche Bobby à son tour et les deux chiens foncent vers les bosquets de graminées sans demander leur reste.

- Attention aux fleurs Tommy ! hurle Teresa d'une voix de stentor.

Le molosse stoppe brutalement sa course, lui jetant un œil torve puis repart en trotinant mine de rien.

- Il a très bien capté c'que j'lui ai dit, lance-t-elle à José. Les chiens ça comprend tout tu sais. Parfois y'a même pas besoin de leur parler, juste un coup d'œil et c'est bon.

José lui sourit d'un air entendu, en suivant des yeux les deux amis qui batifolent au milieu des herbes hautes. Il est étonné par la grâce avec laquelle le gros chien prend soin de ne pas heurter le petit. Il a pas trop l'air malade le Tommy songe José en le regardant se rouler dans l'herbe tandis que Bobby lui mordille les flancs.

Un bruit feutré le sort de sa rêverie. C'est Pépé qui arrive sur son scooter électrique *Freerider*.

Depuis que ses enfants lui ont acheté cet engin, Pépé peut enfin s'échapper du mouvoir où ils l'ont collé. Il en profite pour arpenter le quartier en tous sens à la recherche de l'endroit idéal, et il a repéré pas mal de coins où il se sent bien : au sud, près du terrain vague, il y a les hauts murs de la prison à l'ombre desquels les jeunes vont s'asseoir pour s'embrasser tranquilles, comme il faisait avec Liliane; plus au sud, au-delà de la rue Joyeuse et de Brocéliande, il aime rouler sur le petit chemin qui borde le champ. On n'y croise pas grand monde à l'exception des promeneurs de chiens et des joggers et au bout, juste avant d'arriver à la zone frontrière, il y a un petit tunnel qui passe sous la voie ferrée. Pépé aime bien s'y arrêter pour découvrir les nouveaux tags et les messages contestataires. Ça lui rappelle le monde du bruit, les manifestations et le temps de la camaraderie. Ces souvenirs-là au moins sont intacts. Et puis il y a le train de 11 heures. Il aime bien se poster devant le tunnel lorsque le train apparaît au loin et qu'un bruissement métallique emplit l'air. La main posée sur la manette d'accélérateur, il attend le tout dernier moment puis pénètre à vive allure dans le passage bétonné tandis que tout se met à vibrer autour, l'enveloppant d'un grondement sourd. À ce moment-là, le vieil homme se sent vivant. Puis le silence revient, pesant et la réalité avec.

- Salut Pépé ! lance José

Le vieil homme s'immobilise près de lui.

- T'as ce que j' t'ai demandé ?

- Oui Pépé mais t'es sûr de toi ?

- Oui j'te l'ai déjà dit. J'suis prêt.

- Cette fois-ci c'est plus fort Pépé.
- Oui j'sais mais j'suis prêt j'te dis, répond-t-il en lui tendant la main, Prêt pour le grand voyage.
- José tend la main à son tour et l'échange se fait.

Pépé s'éloigne en direction de la rue Joyeuse en faisant un signe de la main à son ange gardien. Au loin, il distingue les blés lumineux qui ondulent paisiblement sous la brise. Il accélère. Là-bas, il sera bien. L'odeur herbacée lui parvient faiblement mais assez pour lui rappeler les courses folles à travers champs avec ses frères, quand il avait encore des jambes vaillantes et des poumons neufs.

Oui, là- bas il sera bien. Allongé dans les blés, il regardera les oiseaux se croiser dans le ciel, poursuivant des routes connues d'eux-seuls. Il s'amusera des passereaux dérangés par sa présence qui, dans un bruissement d'ailes s'égaieront pour aller l'observer un peu plus loin, cachés dans la pénombre de la futaie.

Il prendra encore quelques goulées d'air, cet air que ses poumons malades ne parviennent plus à retenir. Puis il avalera les comprimés de son ange-gardien.